

La croyance : essai de conceptualisation de la notion.

Délimitation des enjeux

I Définition de la notion de croyance

II Modalités et degrés de la croyance

III Ubiquité de la croyance

IV La croyance et la vie

Bibliographie

- Bergson Les deux sources de la morale et de la religion**
Debray Régis le feu sacré
Derrida Jacques Foi et savoir
Engel Pascal Les croyances (in Notions de philosophie II)
Freud L'avenir d'une illusion
Kant La religion dans les limites de la simple raison
Sartre L'existentialisme est un humanisme



I Définition de la croyance

La notion de **croyance** n'appartient pas au **vocabulaire spécialisé** de la **philosophie**, ni à celui des sciences humaines au sens large. Elle est **présente** dans la **langue courante**, aussi bien sous la forme du **substantif** que sous celle du **verbe** (**croire**, verbe d'usage si courant qu'il finit par revêtir un sens totalement vague, comme celui de penser), et cet emploi si fréquent du terme semble présupposer l'évidence de sa signification. **Or il apparaît dès l'examen que nous nous heurtons à ce qu'on peut appeler l'énigme ou le mystère de la croyance.** Prenons à témoin le philosophe Hume, qui écrit dans son *Traité de la nature humaine* « *Cette opération de l'esprit qui produit la croyance à un fait a été jusqu'ici, semble t'il, l'un des plus grands mystères de la philosophie (...). Pour ma part, je dois l'avouer, j'y trouve une difficulté considérable* ». L'énigme de la croyance tient à la fois comme nous le verrons à sa **polysémie**, à la **diversité** de ses **modalités**, et enfin à son **ubiquité**. Il nous faut donc commencer par un **travail de clarification conceptuelle** approfondi.

Dans son acception la plus générale, le terme **croyance** désigne une disposition, une propension de l'esprit qui porte un individu, singulier ou collectif, à donner son assentiment à une représentation ou à un état de choses, et ce en l'absence de certitude attestée par l'existence d'une preuve, ce qu'on pourrait résumer par la formule de Kant « *principe d'assentiment subjectivement suffisant, mais objectivement insuffisant* ».

Ce que nous constatons d'emblée, c'est que la croyance présente toujours un **double aspect** ou une **double détermination**. Elle implique toujours une relation entre deux pôles, puisqu'il s'agit d'un mode d'attachement qui relie un **sujet** à un **objet**. Le terme en effet renvoie à la fois à une **disposition d'esprit** (le fait de croire) et à un **contenu déterminé** (ce qui est cru). Précisons d'emblée que notre analyse portera sur le **croire** : c'est l'**acte de croire**, en lui-même et par lui-même, qui nous retiendra ici. **C'est à tenter de comprendre le sens de cette position mentale que nous nous attacherons ici, beaucoup plus qu'à un quelconque recensement des contenus de croyance.** Un tel travail serait rendu impossible par l'infinie variabilité et prolifération des contenus de croyance. Certes, les exemples historiques sont innombrables. Mais au lieu de faciliter l'explication, ils ne font que la rendre plus malaisée. D'autre part, l'étude des contenus de la croyance ne pourrait relever que d'une enquête anthropologique menée par les spécialistes des sciences de l'homme (historiens, sociologues, ethnologues). En conséquence, nous distinguerons d'emblée **la croyance** au **singulier** et **les croyances** au **pluriel**. La croyance en effet est un phénomène non seulement **individuel**, mais **collectif**. L'homme est un animal social, qui croit rarement seul. Or le sens de la croyance n'est pas tout à fait le même que celui des croyances. Durkheim a bien montré à ce propos que les croyances collectives sont plus que la simple somme des croyances individuelles.

Elles finissent par constituer des ensembles qui paraissent obéir à leur logique propre. D'autre part il faut bien d'abord qu'existe la **possibilité** même de croire – en tant que disposition ou propension de l'esprit - pour qu'existent des croyances, dans leur diversité. C'est cette **disposition** qui est la **condition** de toutes les croyances ultérieurement constituées.

Revenons donc à la croyance en tant qu'**attitude mentale** ou **disposition psychologique**. **Il s'agit d'une position intellectuelle où l'esprit va viser un objet, mais ceci d'une manière spécifique, selon des modalités qui lui sont propres**. L'élucidation du sens de la croyance exige alors de montrer en quoi consiste la spécificité de cet acte parmi les autres opérations de l'esprit (ainsi croire n'est pas savoir).

Premier élément : le tenir- pour-vrai. C'est ce qui constitue le **noyau** de la croyance. Croire, c'est toujours pour l'esprit donner son adhésion, accorder sa confiance à une proposition ou à un énoncé qui revêt pour lui **valeur de vérité** : croire que p, c'est croire que p est vrai. Le philosophe contemporain Eric Weil écrit dans *Logique de la philosophie* « *La certitude est, à proprement parler, ce qui constitue l'un des aspects essentiels de la croyance* ».

Second élément : s'il s'agit toujours pour l'esprit de donner son assentiment, celui-ci s'opère cependant selon un **mode particulier**. La croyance en effet réside dans un mode spécifique de consentement au vrai : **tenir pour vrai sans raisons contraignantes**. Ce dernier élément : **l'absence de preuves** constitue un **critère de différenciation capital** permettant de distinguer la croyance d'autres attitudes mentales. Rappelons qu'une **preuve**, c'est ce qui conduit l'esprit à admettre de façon indubitable et contraignante la vérité d'une proposition, par la démonstration ou par l'expérience. Une connaissance qui rend raison d'elle-même n'a pas à faire l'objet d'une croyance. Il n'y a pas lieu de croire si l'énoncé est accompagné de preuves vérifiables qui le fondent ou qui le justifient. Comme l'écrit Luc Ferry « *si je « sais » qu'une chose existe, je n'ai plus besoin d'y « croire* » ». Ainsi un Dieu dont l'existence serait prouvée ne serait plus objet de foi, mais de démonstration rationnelle ou de physique. On connaît à ce propos la phrase de Pascal « *La foi est différente de la preuve* ». De même ce que je vois, je n'ai pas besoin de le croire. Ainsi si je suis devant ma fenêtre et que je vois tomber la pluie, je ne dirai pas « je crois qu'il pleut » mais « il pleut » : constat de réalité. J'é mets une supposition, à laquelle un certain nombre d'éléments me poussent à accorder crédit.

Troisième élément : c'est que l'acte mental que constitue la croyance est indissociable d'un acte de langage. C'est le langage, en tant que capacité d'exprimer linguistiquement ses pensées, qui forme, comme le souligne Jacques Derrida dans *Foi et raison*, **l'élément de toute croyance**. « *Il y va de la langue – plus précisément de l'idiome, de la littéralité, de l'écriture – qui forment l'élément de toute REVELATION et de toute CROYANCE, un élément en dernière instance irréductible* ».

Certes, un individu peut avoir toutes sortes de croyances sans jamais les exprimer ni les communiquer. Si certains individus sont si expansifs qu'ils tendent à dire tout ce qu'ils croient, d'autres ne le disent jamais. Reste que le meilleur moyen de savoir ce qu'un individu croit est encore d'écouter ce qu'il dit (c'est ainsi que les sondages d'opinion publique sont aujourd'hui considérés comme les principales mesures des croyances ; notons qu'ils peuvent cependant aboutir à des résultats fallacieux). Sans vouloir aborder ici le délicat problème des rapports entre le langage et la pensée – qui nous amènerait à refuser l'idée d'une pensée pure, qui serait inexprimable par les mots – posons que la croyance tend toujours à s'exprimer dans un **énoncé linguistique**, qu'il soit du type de l'assertion, de l'ordre, de l'assentiment... En ce sens croire que p, c'est être disposé à dire que p.

II Degrés et modalités de la croyance

A partir de là, nous ne pouvons que constater le flottement sémantique de la croyance. Il existe en effet des **degrés de la croyance**, degrés qui concernent aussi bien son aspect subjectif que son aspect objectif. L'**aspect subjectif** concerne les **degrés d'engagement** du **sujet** dans sa croyance, de même que les degrés de certitude de la conscience. L'**aspect objectif** concerne le **degré de réalité** s'attachant à l'**objet** de la croyance, c'est à dire à la chose qu'on considère comme vraie ou comme réelle.

Soulignons d'abord qu'il y a dans la croyance des **différences d'intensité**. **Il y a des croyances faibles et des croyances fortes**. Nous voyons ici l'**équivocité** de la croyance, puisque le **même verbe** : **croire**, est employé à la fois pour signifier l'aveu d'une **conjecture** ou d'une **opinion** en proie aux **nuances** et au **doute** (« je crois qu'il fera beau demain », « je crois que la guerre durera ») ou à l'inverse « je crois que la guerre se terminera dans quelques jours ») et une **profession de foi**, un **engagement solennel** (« je crois en toi mon Dieu »). Comme le remarque Régis Debré dans *Le feu sacré*, dans la croyance-conjecture, le je du locuteur compte moins que l'objet de la conjecture (les incertitudes de la météo dans notre premier exemple). Il en va de même dans la croyance-opinion. Par contre, dans la croyance-profession de foi le je fait corps avec ce qu'il croit. « *Quand on dit « je crois en Dieu », on n'annonce rien de nouveau sur Dieu mais on s'annonce à soi-même et aux autres* ». Croire que, dans la croyance-conjecture ou opinion, c'est souvent une manière de dire que l'énoncé de ma croyance est aléatoire, provisoire, que je pourrais facilement changer d'avis. Croire que, c'est une façon de ne pas savoir, une façon d'affirmer l'incertitude. Au plus haut degré, dans le croire en que constitue la **foi religieuse**, le sentiment de certitude est très fort, voire invincible. La foi véritable exclut le doute. Elle entraîne une adhésion de la personne toute entière, un abandon confiant. L'assentiment y est inconditionnel et sans réserve.

« Croire, c'est être certain de Dieu autant que de soi-même » écrit Hegel. C'est là le **paradoxe de la foi**, puisqu'elle est en même temps certitude subjective absolue et absolue incertitude objective. Le croyant est persuadé de ce qu'il croit, mais il manque de raisons contraignantes pour justifier ce qu'il croit.

Bilan Notre travail nous a amené à constater que la croyance occupe une **position intermédiaire entre savoir et non-savoir**. Elle n'est pas savoir ; nous croyons parce que et quand nous ne savons pas. La croyance ne se réduit pas pour autant au non-savoir, car le non-savoir est toujours privation. La croyance quant à elle est toujours puissance d'affirmation. D'emblée, la croyance semble donc **disqualifiée** par rapport à la **connaissance** ou au **savoir véritable**. Face au champ de la connaissance, l'absence de preuves apparaît nettement comme un handicap. Quel rôle autre que subalterne la croyance pourrait-elle jouer dans la connaissance, puisqu'elle n'apporte rien qui pourrait la garantir ? Nous abordons ici l'**enjeu normatif** posé par le problème de la croyance, qui constitue sans doute sa **dimension philosophique principale** d'analyse. Comme nous le constaterons dans un autre cours, la disqualification de la croyance est un thème classique de la philosophie.

III Ubiquité de la croyance



La croyance est omniprésente. Elle touche à tous les domaines. Elle est présente d'abord dans **toute pratique humaine**, elle a un lien direct avec toutes nos actions. Le rôle de nos croyances est de produire des actions. Ainsi la croyance religieuse s'exprime à travers un culte, des pratiques. C'est pourquoi Hume définira la croyance comme **propension à l'action**, en ce sens qu'elle est ce qui dispose un sujet à se conduire selon ce qu'il escompte ou prévoit. Elle est selon lui une idée plus vive que les autres qui décide de l'orientation générale d'une conduite.

Quant au sociologue Bourdieu il lie le notion de croyance à celle d'**habitus** qu'on peut définir comme disposition durable à agir, qui s'avère capable de générer une infinité de pratiques. Une telle conception a le mérite de s'accorder avec le sens commun, pour qui les croyances sont cause de comportements. **La manière la plus usuelle de manifester une croyance en effet n'est pas de l'avoir à titre de pensée, mais d'agir conformément à elle.** Ainsi l'historien dira que Brutus a tué César parce qu'il croyait que celui-ci était un tyran.

Mais la croyance joue aussi un rôle dans l'ordre de la **connaissance**. Par exemple elle intervient dans la **transmission du savoir**. L'accès au savoir varie en effet en fonction de la nature de ce qui est à savoir. Dans les domaines où il s'agit de connaître ce qui a disparu, comme en histoire, il n'y a pas d'autre moyen d'accéder au savoir que de faire confiance à la bonne foi des témoins ou des sources. Même dans les domaines où les objets de connaissance se prêtent à preuve ou démonstration, c'est souvent par la confiance en le savoir d'un autre que nous pouvons accéder à la connaissance. C'est ce que fait remarquer Freud dans *L'avenir d'une illusion*. Prenons l'exemple de la géographie. Nous avons appris à l'école : Constance est sur le Bodensee. Tant que nous n'y serons pas allés, il nous sera impossible de confirmer par l'expérience directe cette assertion. Nous la croyons, parce que nous avons confiance en l'autorité de ceux qui nous ont transmis ce savoir. Notre certitude repose ici sur la foi en l'enseignement de l'école.

Enfin, si elle participe du connaître comme de l'agir, la croyance est au centre de la **relation avec l'autre**. **Elle est impliquée par l'altérité**. Soulignons à ce propos que nombre des pathologies de la relation sont d'abord des pathologies de la croyance. Le jaloux croit d'emblée que celui ou celle qu'il aime le trompe. Le paranoïaque croit que les autres le persécutent. Toute vie sociale en effet exige une relation de confiance avec ceux qui nous entourent. D'autre part toute croyance individuelle a besoin d'être confirmée et soutenue par le consentement des autres. C'est déjà ce qui se passe au théâtre et au cinéma au niveau de la fiction. Mais c'est plus visible au niveau de la **croyance religieuse**. Les croyances religieuses ne sont pas seulement admises à titre individuel. Elles sont toujours communes à une collectivité constituée, dont elles font l'unité. Comme l'écrit Bergson « *en matière religieuse l'adhésion de chacun se renforce de l'adhésion de tous* ». En ce sens la religion constitue bien un lien entre les différents membres de cette communauté. Kant le soulignera avec force dans *La religion dans les limites de la simple raison* : le sens de la religion ne concerne pas seulement l'individu, il concerne aussi le rapport entre religion et communauté, communauté qui a nom Eglise (en ce sens la question de la religion dépasse amplement la question de l'existence de Dieu, qui n'a plus beaucoup de sens pour la plupart de nos contemporains ; elle reste un modèle pour l'étude de toute forme de croyance : toute croyance est bien d'essence religieuse). **Plus largement, la collectivité apporte une sorte de garantie à nos croyances.**

Elle confirme le sentiment d'appartenance et la connivence entre les hommes, elle leur apporte des repères fondamentaux, des familiarités rassurantes. Elle leur évite l'angoisse de l'esseulement et du doute (certains psychanalystes voient même dans cette fusion à travers les croyances partagées la nostalgie de la chaleur du ventre maternel).

IV La croyance et la vie

L'ubiquité de la croyance nous rappelle que croire est proprement humain. Notre **vie** en effet repose sur quelques fonctions indispensables (nutrition, relation, reproduction), mais elle est aussi **structurée** par la **croyance**. **D'une certaine manière, la croyance est la vie en acte**. Là est sans doute la **frontière** entre le **mécanique** et le **vivant**. Une pierre ne croit en rien. « *Le caillou n'espère pas, car il vit stupidement dans un perpétuel présent* » écrira Sartre. Quant à **l'objet fabriqué** – l'en-soi selon Sartre -, il est sans faille, sans question, sans conscience : donc sans croyance. Ainsi mon ordinateur, agencement complexe de pièces matérielles, enregistre mes mots sans y croire. Il ne croit pas que p, il est programmé par un logiciel pour produire p, ou n'importe quel énoncé. Si l'on passe au **plan du vivant**, nous ne parlerons pas non plus de croyance en ce qui concerne le végétal. La croissance des plantes, par exemple, ne suppose pas une croyance dans les bienfaits du soleil. Elle répond à un mécanisme physico-chimique, celui de la photosynthèse. Certes on peut dire que le chien qui s'agite en entendant arriver la voiture de son maître, d'une certaine manière croit qu'il va arriver. De même on peut dire d'un animal qu'il fuit parce qu'il croit reconnaître le danger. Cependant il ne s'agit pas encore de croyance au sens fort du terme (par exemple, le chien n'a pas notion de ce qu'est un maître, il ne sait pas ce que signifie l'obéissance). **Seul l'homme** possède des croyances parce qu'il est l'**animal symbolique** qui ne se laisse pas dicter son comportement par son système biologique ou par de purs automatismes. Bergson, dans *Les deux sources de la morale et de la religion*, soutient la thèse que la croyance n'appartient qu'à l'homme justement parce que celui-ci, à la différence de l'animal, ne possède pas l'**instinct** mais l'**intelligence**. **Selon lui la croyance apparaît comme une façon de se prémunir contre le pouvoir dissolvant de l'intelligence**. La croyance aurait donc en l'homme un fondement biologique, elle relèverait de ce que Bergson appelle la **fonction fabulatrice** : c'est une telle fonction qui est créatrice des croyances – religieuses, magiques, superstitieuses – et des mythes. Notons à ce propos que l'animal, parce qu'il reste étranger à toute forme de croyance, n'est pas capable de religiosité de même que, très probablement, il ignore la superstition. L'animal ne connaît pas non plus de croyances concernant l'après mort, parce qu'il ne sait pas qu'il doit mourir. Sans doute en est-il parmi eux qui distinguent le mort du vivant, mais aucun animal ne possède l'idée générale de la mort.

L'homme, lui, sait qu'il mourra. Aussi, à cette idée déprimante que la mort est inévitable, il oppose aussitôt la croyance en une continuation de la vie après la mort. La **croyance en l'immortalité**, ou plutôt en une prolongation de la vie après la mort, est une **croyance universelle**, même chez l'homme le plus primitif, peut-être la seule croyance qu'on peut considérer comme universelle. Selon le sociologue Edgar Morin, c'est elle qui contribuerait essentiellement à distinguer l'homme de l'animal. « *Il est impossible de ne pas être frappé par la force et peut-être par l'universalité de la croyance en l'immortalité* ».

Conclusion : la croyance est toujours première

Citons pour terminer cette phrase d'Alain « *Il faut croire avant toute preuve, il n'y a pas de preuve pour qui ne croit rien* ». C'est bien ce dont témoigne l'échec du scepticisme. Le raisonnement sceptique, en soi imparable, se trouve mis en défaut par les exigences de la vie quotidienne, qui le récusent à tout instant. **Il faut agir, et pour cela il faut croire, faire confiance**. D'une manière générale, toute action exigée par la vie est une forme de pari. Pendant toute notre vie nous parions. « *Si je vais à la gare prendre un train je parie sur le fait que le train sera à l'heure. Si je mange des champignons je parie sur le fait qu'ils ne sont pas vénéneux* » écrit Pascal Engel dans son article *Les croyances*. Croyance et confiance forment le ciment sans lequel toute société s'effondrerait. Prenons le secteur économique. Si les entreprises et les commerçants n'avaient plus une confiance minima en leurs partenaires, aucune tractation, aucun contrat ne seraient possibles. Si on ne croyait pas à la valeur de ces bouts de papier que sont les billets de banque, la monnaie s'effondrerait. Toute **relation humaine** suppose un **acte de foi élémentaire**, acte de foi sans lequel aucune adresse à l'autre ne serait possible. Une certaine dose de bonne foi est impliquée jusque dans la mauvaise foi. Ainsi si je mens ou si je parjure, je promets la vérité et je demande à l'autre de croire ce que je dis. C'est pourquoi Kant condamnera le **mensonge** comme incompatible avec la maxime d'universalisation. Dans un monde où tout le monde mentirait, en effet, personne ne croirait plus personne, le contrat social y serait ruiné.

Ainsi il faut croire. Il faut croire en soi. Celui qui ne croit pas en soi n'a pas – ou plus – la force de vivre. C'est le cas du personnage de Hamlet dans la pièce de Shakespeare. Hamlet est la tragédie d'un homme détaché du monde. Hamlet se révèle incapable de croire, il doute de tout, et ce doute le dégoûte d'agir. Le héros de Shakespeare est un anti-héros, il refuse d'accomplir la vengeance que le meurtre impuni de son père exige de lui. Dans une autre optique la médecine contemporaine insiste sur le fait que l'idée que l'on s'en fait devient aussitôt le principal de la maladie. Le malade n'ose plus croire. Il n'a plus confiance en lui-même. Il s'abandonne.

Quant au psychiatre Boris Cyrulnik, il montre dans ses différents ouvrages que c'est cette possibilité de croire en soi qui seule peut donner aux individus victimes de traumatismes graves la force de surmonter l'épreuve, là où les autres ne peuvent qu'échouer (c'est cette capacité à surmonter qu'il nomme résilience).

Pour croire en soi, il faut d'abord croire en l'homme. « *On ne peut croire en soi que si on croit en l'homme* » écrit Alain. Sartre lui-même, qui critique pourtant avec sévérité l'humanisme classique, revendiquera fermement dans sa conférence *L'existentialisme est un humanisme* une telle **croissance en l'homme**, à la seule condition qu'il ne s'agisse pas d'une croyance naïve, présomptueuse et auto-satisfaite (« *l'homme est épatant* »). La croyance en l'homme que revendique Sartre est une croyance ouverte, débouchant sur l'action et l'engagement, puisque l'homme n'est pas tout fait et qu'il a toujours à s'inventer lui-même en inventant l'humanité. C'est aussi une croyance lucide et désillusionnée, puisqu'il s'agit de la décision éthique de faire confiance à l'homme et à sa capacité de dépassement.